

ETC



Architecture parasitaire

Cécile Martin

Numéro 87, septembre–octobre–novembre 2009

Futur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34881ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martin, C. (2009). Architecture parasitaire. *ETC*, (87), 5–9.



FUTUR Architecture parasitaire

honorabilité et l'hospitalité sont inscrites dans l'étymologie du mot « parasite » : littéralement « celui qui mange à côté de », qui accompagne. Dans la Rome antique, le mot désignait l'intendant des temples : il perçoit le blé pour les prêtres, organise et mange les festins et offrandes faites aux dieux. Le parasite est une figure du même, un double de son hôte. Rapidement, il entretient et égaie la conversation, troque les bons morceaux pour les bons mots. Le parasite divertit les riches convives par son esprit et sa conversation : c'est un poète d'une grande liberté de parole et un bouffon satiriste. Fin gourmet respecté, il vole l'hôte qui ne le nourrit pas assez bien à son gré. Avec le temps, « celui qui mange à côté de » devient « celui qui mange aux dépens de ». Il devient imposteur, importun, frénétique, personnage de comédie, fanfaron gourmand et avide glouton. Le terme parasite s'applique alors exclusivement à des humains. Les sens figurés de gênant, nuisible, encombrant et superflu se développent à partir du début du XVIII^e siècle. On découvre que le terme peut s'appliquer aux formes vivantes qui se développent aux dépens d'autres types d'organismes. Ce n'est qu'au début du XIX^e siècle que les parasites font leur apparition en histoire naturelle, définissant des êtres puisant chez des espèces différentes les éléments de leur vie. L'hôte, offrant son hospitalité, représente la table mais aussi la maison. En 1932 apparaît le parasite de la communication à distance, en tant que perturbation qui trouble la réception des signaux de télégraphie sans fil, un bruit qui interfère dans la transmission d'un message. Il s'applique depuis peu à l'informatique, dont les virus se reproduisent via un programme hôte suivant une évolution non contrôlée, qui détruit ou ralentit tout fonctionnement.

Au moment où se développe le sens métaphorique, le sens social et premier d'invité aimable, bel esprit et poète s'estompe. Au XX^e siècle, les domaines d'application du terme se sont élargis progressivement. Le mot désigne maintenant : le perturbateur humain (invité abusif), biologique (forme qui se développe aux dépens d'une autre) et le perturbateur communicationnel (langue ou bruit, virus d'ordinateur). Avec le temps se développe une intellectualisation progressive de la notion, passant de la description d'un objet social à une réflexion sur les modes de transmission et les conditions de la compréhension. Ainsi, en 1982, Michel Serres, dans *Le parasite*, énonce les éléments fondateurs d'une figure de logique. Puis en 1995, le biologiste Hideaki Sena fait paraître l'œuvre de science-fiction *Parasaito Ivu (Parasite Eve)*, qui deviendra un film, puis trois jeux vidéo. Le personnage principal y est soumis à une entité idéale, une muse qui parasite son imaginaire d'un amour à jamais inatteignable qui le pousse à l'union par combustion avec son double. Finalement, sous la direction de Myriam Roman et Anne Tomiche, paraît en 2001 l'étude littéraire *Figures du Parasite*, qui retrace l'évolution historique et les contradictions dans l'usage du terme.

Récemment, une certaine forme d'architecture a pris le nom de parasitaire. De nouvelles formes d'actions voient le jour dans les interstices de la discipline et des territoires qu'elle occupe. Lorsqu'en 2003, la *Parasite Foundation* approche SKOR (*Foundation for Art and Public Space*) afin d'organiser l'exposition *Parasite Paradise*, de réaliser quelques *Paradise Spots* près de la ville hollandaise d'Utrecht dans les années qui suivent, et de publier *A Manifesto for Temporary Architecture and Flexible Urbanism*, elle définit le terme parasite comme acronyme de « Prototypes for Amphibious





Michael Rakowitz, *paraSITE – Homeless Shelter*, Courtoisie : Michael Rakowitz. Photo : Bill Stone.

Readymade Advanced Smallscale Individual Temporary Ecological Houses », une variété d'exercices en art, architecture et urbanisme de petite échelle qui constituent une réponse à la pratique surrégulée de l'immobilier. Cette forme institutionnalisée du parasitage, au-delà d'une volonté d'action mobile qui permet au parasite de choisir son hôte, fait la promotion d'une nouvelle stratégie et forme d'intervention dans le réel.

2

En 1995, dans *Interactions durables : écologie et évolution du parasitisme*, le biologiste C. Combes définit quatre types de richesses : la matière (corps et organes), les procédés (réactions chimiques), le travail (déplacements) et le fruit du travail (maison). Toute richesse que possède un organisme suscite la convoitise : tout être libre est ou bien parasite ou bien hôte. Les invisibles échanges d'énergie du parasite ont longtemps été ignorés, mais sont essentiels à la régulation des populations d'êtres libres, la structuration des écosystèmes et l'acquisition de nouvelles formes de vie. Le parasite exploite les quatre richesses chez l'hôte dont la matière est une source d'énergie et peut fournir un habitat. Cette interaction, négligeable en terme d'énergie, est riche de conséquences pour les entités. Le système parasite hôte constitue un super organisme, conséquemment :

Les génomes du parasite émettent des signaux codés qui modifient morphologie, anatomie, physiologie et comportement de l'hôte. La relation parasite-hôte est à l'avantage de l'un ou l'autre organisme, ou est mutuelle. Quand l'hôte est bénéficiaire au vu du coût, son intérêt est de ne pas se défendre contre le parasite, dont la seule présence peut changer son comportement.

Certains gènes occupent la fonction de « gènes double emploi » et cessent de s'exprimer puisqu'ils représentent un coût inutile chez le parasite, faisant économie de nombreux « accessoires » tels que les organes locomoteurs, de digestion, de sens, ou certains enzymes. L'hôte recherche la nourriture, digère et évite les ennemis, permettant la survie du parasite enchaîné.

Finalement, le parasite apporte un gène inexistant et avantageux à l'hôte, qui s'y s'enchaîne, en se procurant ainsi une nouvelle fonction. Il devient à son tour parasite. L'hôte fait un saut évolutif par cette acquisition, lors d'un progrès instantané.

Une association prolongée est le lieu le plus privilégié pour les échanges de gènes entre organismes jouant un rôle majeur dans le processus de l'évolution. L'architecture n'échappe pas à la règle



qui place toute entité en situation d'hôte ou de parasite. Celle-ci court-circuite, détourne, déconstruit et recompose, intervient par une stratégie de survie dans un système social ou un contexte professionnel. L'architecture est parasitaire d'un environnement ou d'une architecture préexistante. Elle entre dans une interaction qui réduit ou perturbe son hôte.

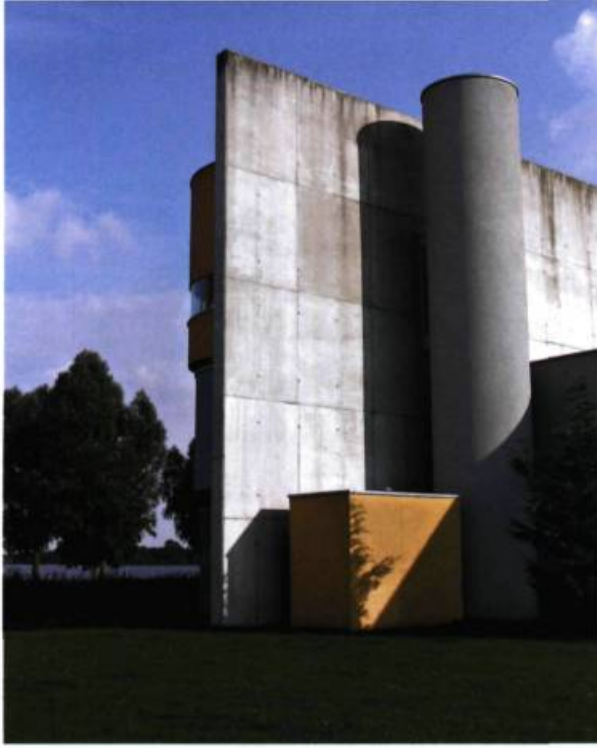
Aujourd'hui, cette profession rigide et codifiée appelle une évolution de sa structure de production et de pensée, mais elle acquiert difficilement une liberté qui lui coûterait son statut social et les conditions nécessaires

à la réalisation de projets à grande échelle. C'est dans ce contexte que le parasite apparaît, dans un contexte de non-évolution du système souche due à son autarcie et au contrôle des ressources par des entités qui lui sont extérieures. L'architecture contemporaine opère une libération similaire à celle des artistes qui, il y a 40 ans, sont sortis des structures préétablies de la commande, du client et des institutions, afin de pousser leurs expérimentations. Il se développe une nouvelle forme d'intervention qui agit en périphérie de la profession afin de la faire évoluer, mais ne représente aucun danger, malgré ses intentions en contradiction avec le tout. Le parasitisme constitue la première étape dans la reconnexion de l'architecture à un système évolutif. Le parasitisme transforme l'architecture par une prise de conscience d'exister en tant qu'organisme dans toute la complexité de ses ressources.

Afin de consolider la pratique de l'architecture, plusieurs architectes développent une nouvelle stratégie de survie au sein de laquelle il est possible de nommer et de réaliser des interventions en totale autonomie. Il ne s'agit pas d'actions en rupture ou de destructions du contexte existant mais de la construction, à échelle réduite, d'une nouvelle forme de relation en interdépendance, de fascination réciproque dans un contexte élargi de la pratique. La libération par rapport aux conditions prédéfinies du marché permet de mettre en avant de nouvelles dimensions éthiques de la pratique.

Ainsi, en 1997, Michael Rakowitz lance *ParaSITE*, un système d'autoconstruction d'abris urbains faits de plastique et de ruban adhésif, qui se gonflent et se chauffent à partir de l'air expulsé des systèmes de ventilation et de chauffage d'édifices hôtes. Il construit un prototype qui lui permet de poser une action répétée en connexion avec l'environnement. Cette propagande du projet non construit le pousse à implanter le modèle architectural dans la rue et à établir ainsi une jurisprudence. Ces actions parasitent une





vision de l'existant, une architecture qui trouve son pouvoir dans le contrôle d'un environnement, des usages et de l'imaginaire qui l'entourent. L'action n'agit pas contre le réel mais contre les structures invisibles, pas en opposition mais en révélant et en rendant possible la complexité du réel, créant des situations irrésistibles, qui ne peuvent être évitées, des ready-made, rendant possibles de nouvelles réalités et formes d'action.

3

Il existe la forme évidente du parasitisme fonctionnel. Cependant, alors que celui-ci présente le double paradoxe d'une entité qui à la fois agit librement et se raccroche à un double vital, il offre à l'architecture une nouvelle stratégie d'action dans sa dépendance au contexte de sa réalisation. En effet, une forme de parasitisme ne s'applique qu'à l'homme et à ses créations, le parasitisme psychologique : le parasitage de notre perception du monde. L'architecture parasitaire transforme notre compréhension de l'existant, lorsqu'il contrecarre la réalisation ou matérialisation d'une commande venant de l'extérieur, intervenant dans des sites où s'opposent forces, pouvoirs et intentions contradictoires. Le parasite reconnaît dans son principe même la préexistence d'un hôte, un environnement. Il s'oppose à la stratégie de la tabula rasa, du contrôle total du créateur appliquant une utopie prédéterminée à la réalité. Au-delà du droit au détournement qu'apporte l'intervention parasitaire, celle-ci révèle et permet la complexité du réel et de l'architecture, et questionne l'idée même du design et l'attitude du créateur, la relation de l'homme à tout environnement qui ne le contrôle pas mais exprime une vision à travers une interaction.

Des tendances se dessinent, qui admettent l'éclosion de l'architecture parasitaire :

Les outils contemporains de conception et de gestion permettent l'apparition d'interventions d'échelle et de complexité monstrueuses : des projets ou morceaux de ville non dessinés par un seul individu mais requérant un partenariat multidisciplinaire, et dans le maillage complexe duquel le rôle de chaque individu est reconnu comme essentiel. L'architecture parasitaire opère dans les interstices de ce maillage.

L'action des artistes hors des cadres institutionnalisés de la culture a ouvert de nouvelles pratiques

d'exploration des espaces de la ville et permis une redéfinition de ces sites rendant possibles de nouvelles avenues de création architecturales. Ce processus ouvre également des opportunités de collaboration, lors de projets qui se développent in situ autour d'interrelations et expériences complexes. En partageant les mêmes espaces d'action, elles constituent une remise en question de la discipline architecturale.

Par ailleurs, dans la lignée d'utopies réalisées par John Hejduk, Lebbeus Woods, Yona Friedman, ou Bernard Tschumi, un corps enseignant d'architectes libres-penseurs expose différentes stratégies de création en interrelation avec la réalité.

L'architecture parasitaire adopte une stratégie d'évolution et de survie au-delà des définitions acceptées de la discipline, qui, suite aux recherches en philosophie, psychologie et art du XX^e siècle, lui permet d'ancrer ses utopies dans le réel. La particularité contemporaine de ces interventions parasitaires réside dans leur validation et leur diversité.

CÉCILE MARTIN



John Hejduk, Tribute Towers, Galicia. © Eisenman Architects.